

Une «nouvelle histoire culturelle» ? La politique de la différence chez les historiens américains

In: Genèses, 20, 1995. pp. 116-125.

Citer ce document / Cite this document :

Lebovics Herman, Deweulf Jacqueline. Une «nouvelle histoire culturelle» ? La politique de la différence chez les historiens américains. In: Genèses, 20, 1995. pp. 116-125.

doi : 10.3406/genes.1995.1311

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1995_num_20_1_1311

Résumé

■ Herman Lebovics : Une «nouvelle histoire culturelle» ? La politique de la différence chez les historiens américains Ce que les historiens américains appellent la «Nouvelle histoire culturelle» est né, face à la crise et à l'effondrement du marxisme occidental, comme un nouveau projet possible de libération. Transgressant les frontières nationales et disciplinaires, ce courant entend aller au-delà de l'accent mis sur la classe sociale et la famille par l'histoire sociale américaine et britannique des années 1970 et 1980. L'histoire culturelle s'est faite la mémoire historique et la voix des nouveaux mouvements sociaux. Sa préoccupation centrale est la diversité et la résistance culturelle, tandis que les dispositifs institutionnels classiques du pouvoir sont négligés au profit de l'étude du pouvoir du langage et des structures de signification. Les historiens de ce courant font la critique des catégories socialement héritées en vue de briser les évidences anciennes du pouvoir, de sorte qu'un nouveau monde de significations puisse émerger et que, peut-être, soit mis ainsi un terme à l'immobilisme de la gauche.

Zusammenfassung

The «New Cultural History». The Politics of Difference and American Historians What American historians call the New Cultural History arose as a possible new project of liberation in the face of the crisis and collapse of Western Marxism. Violating national and disciplinary boundaries, it seeks to go beyond the emphasis on class and family of the social history done in the United States and Britain in the 1970s and 1980s. Cultural history has made itself the historical memory and voice for the age of the new social movements. The themes of diversity and cultural resistance are central concerns, while classic institutional arrays of power tend to be downplayed in favor of the study of the power of language and of structures of meaning. Cultural historians critique inherited social categories as a way of breaking up the old loci of power, so that a new world of meaning might be written and perhaps thereby end the immobilism on the left.

Une «nouvelle histoire culturelle» ?

La politique de la différence chez les historiens américains

Herman Lebovics

creative commons
= BY: Persée



1. Perry Anderson, *Considerations on Western Marxism*, London, New Left Books, 1976 (trad. fr. : *Sur le marxisme occidental*, Paris, Maspero, 1977).

2. E.P. Thompson, *The Making of the English Working Class*, London, V. Gollanz, 1963 (trad. fr. : *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Gallimard, Éd. du Seuil 1988).

3. E.P. Thompson, «Time, Work-Discipline, and Industrial Capitalism», *Past and Present*, n° 38, December 1967; «The Moral Economy of the English Crowd in the Eighteenth Century», *Past and Present*, n° 55, February 1971 (repris in: *Customs in Common*, London, Merlin Books, 1991).

4. Harvey Goldberg, *The Life of Jean Jaurès*, Madison, Wisc., University of Wisconsin Press, 1962.

5. Carl Schorske, *German Social Democracy, 1905-1917: The Development of the Great Schism*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1955.

Genèses 20, sept. 1995,
p. 116-125

116

Au cours de la dernière décennie, les historiens américains, et tout spécialement ceux qui étudient l'Europe, se sont tournés vers l'histoire culturelle – le terme de culture recouvrant à la fois la manière dont les gens vivent et celle dont ils créent ce qui présente une valeur à leurs yeux. Nous voici aujourd'hui à un moment particulier dans la façon d'écrire l'histoire en Occident, car la nouvelle histoire culturelle va à l'encontre de cette épidémie de politique identitaire qui, sous des formes variées et souvent pathologiques, sévit actuellement de par le monde. En ce qui concerne l'Europe, ou du moins les pays situés entre la Grande-Bretagne d'une part et l'ex-Union Soviétique d'autre part, l'historiographie nationale a cessé d'être une chasse gardée, ce qui veut dire que les historiens britanniques, français, allemands, russes et américains se penchent maintenant sur l'histoire culturelle de pays autres que le leur, y trouvent un auditoire et prennent part à la conversation historique qui a lieu dans le pays sur lequel ils écrivent. De plus, cette nouvelle histoire culturelle pénètre des frontières autrefois mieux défendues encore que celles des États : celles qui séparaient les disciplines établies – histoire, littérature, philosophie, anthropologie et histoire de l'art pour ne citer que les plus classiques. L'histoire culturelle représente la dernière version – ou du moins la version actuelle – d'un projet de libération né de la crise du marxisme occidental des années 1960, tradition qu'elle prolonge d'une façon nouvelle.

Dans son livre sur le marxisme occidental¹, l'historien Perry Anderson en donne une définition quelque peu différente de celle de Lukacs et de Merleau-Ponty : il regroupe sous ce terme diverses tentatives européennes visant à revitaliser l'héritage marxiste en le remplaçant dans le contexte d'une Europe occidentale qui refusait de faire de l'Union Soviétique le modèle du socialisme. Travaillant

dans la tradition idéaliste allemande au sens large, sur les traces de Kant et de Hegel, ce marxisme-là rejetait les concepts de base et de superstructure, abandonnait la théorie de la valeur-travail et esquivaient les questions d'ordre économique pour se mettre en quête d'une praxis historique qui devait conduire les peuples à se libérer en dépit de l'incapacité de plus en plus évidente de la part du prolétariat occidental à accomplir sa mission : celle de s'unir à la philosophie pour faire la révolution. Délaissant Kautsky et, finalement, Lénine et leur méthode d'analyse des conditions objectives de la révolution, ce nouveau marxisme se mettait à explorer la conscience en tant que lieu où la volonté d'agir du prolétariat se trouvait subvertie ou trompée par l'appareil culturel du capitalisme à son stade avancé. Gramsci, l'École de Francfort, Jean-Paul Sartre, chacun à sa manière tenta de revivifier une lecture dialectique et centrée sur la prise de conscience des voies par lesquelles le capitalisme pourrait être contesté et les ouvriers reprendre le chemin tracé pour eux par la philosophie marxiste.

Dans le domaine de la recherche historique aux États-Unis et en Grande-Bretagne, où ces penseurs étaient étudiés par de jeunes chercheurs qui souhaitaient participer à ce projet de libération, la parution du livre de E.P. Thompson, *The Making of the English Working Class*² et ses articles de la *New Left Review*, dont il fut le rédacteur en chef de 1959 à 1963, constituèrent un tournant important : il s'agissait là d'une vision de la classe ouvrière considérée non pas comme un objet tout fait et déployé contre ses ennemis de classe, mais observée comme un devenir. Écrit après sa rupture avec le Parti Communiste britannique à la suite de l'invasion soviétique en Hongrie, le livre de Thompson offrait une histoire de la classe ouvrière sans Lénine, c'est-à-dire sans la notion d'avant-garde. Dans son étude sur la naissance d'un mouvement ouvrier en Angleterre au cours des décennies précédant le

Chartisme, Thompson raconte dans un style élégant l'histoire d'ouvriers anglais façonnant leur propre projet historique, sans l'aide extérieure d'intellectuels allant à leur rencontre avec une philosophie toute prête de la révolution. La bête noire d'une telle conception de l'histoire fut évidemment le théoricien communiste français Louis Althusser, qui n'était pas un dissident. Celui-ci évacuait la notion d'acteur social et, pour énoncer l'un de ses célèbres non-dits, transmettait de fait les pouvoirs au Comité central du PCF – une force présente, mais jamais mentionnée dans la vision structuraliste du marxisme chez Althusser. Le livre de Thompson ainsi que ses articles sur l'«économie morale» et l'évolution de la notion de temps³ furent chaleureusement accueillis par les historiens progressistes américains car ils nous permettaient d'appréhender l'existence et les valeurs des ouvriers de manière bien plus profonde que ne l'avait fait jusqu'alors l'histoire traditionnelle de la classe ouvrière qui étudiait les congrès, les programmes politiques et les personnalités – et cela dans ses meilleurs travaux, que ce soit l'émouvante biographie de Jean Jaurès par Harvey Goldberg⁴ ou encore l'ouvrage de Carl Schorske sur la scission au sein de la social-démocratie allemande avant la Première Guerre mondiale⁵. L'exemple de Thompson amena de jeunes historiens à abandonner certains sujets classiques de l'histoire ouvrière. Son grand récit de l'auto-crédation de la classe ouvrière nous libérait de tout souci concernant notre absence d'analyse économique – analyse abandonnée depuis longtemps déjà par l'École de Francfort de la dernière période. De même, nous n'avions plus à nous inquiéter de l'impasse que représentait la théorie politique du marxisme occidental qui faisait converger l'histoire de l'état capitaliste avec celle d'un totalitarisme omniprésent. Quant aux employeurs, il était inutile de s'en préoccuper, puisqu'ils ne faisaient pas partie de l'existence des ouvriers eux-mêmes. Si

Thompson refusait prudemment de parler des composantes irlandaise, galloise et écossaise de la classe ouvrière britannique, cette lacune fut comblée du côté américain par Herbert Gutman⁶ qui écrivit brillamment sur les liens entre ethnicité et classe sociale dans l'histoire des États-Unis et forma de façon indépendante une école de disciples de Thompson. Dans ses ouvrages sur les mondes des planteurs et des esclaves du sud des États-Unis⁷, Eugene Genovese utilisa quant à lui le concept d'hégémonie selon Gramsci de manière riche et subtile.

Au cours des années 1970 et au début des années 1980, cette quête d'un lieu fondamental ou d'un moteur de la résistance à la civilisation capitaliste dans les vies et les valeurs des ouvriers prit le nom d'histoire sociale [*social history*]. Elle conduisit à étudier certains secteurs de la population : aux États-Unis, les Afro-américains [*African Americans*], les immigrés récents et les femmes ; en Europe, des régions, des villes de province et des métiers. Sous l'influence du sociologue Charles Tilly⁸ et celle d'autres chercheurs se situant dans la même mouvance comme William Sewell⁹ et Joan Scott avec son premier ouvrage¹⁰, de jeunes historiens entreprirent la micro-analyse d'industries locales ou de villes en utilisant fréquemment des méthodes statistiques sophistiquées qui visaient en fin de compte, du moins dans le cas de Tilly, un vaste projet : l'analyse de l'État et du monde ouvrier dans l'Europe du XIX^e siècle. Cette histoire sociale fut des plus empiriques et s'appuya chaque fois que possible sur les méthodes employées en sociologie. Il s'agissait là de l'équivalent américain de l'entreprise menée par Hans Ulrich Wehler, Jürgen Kocka et leurs collègues de l'École de Bielefeld. Tant les spécialistes de l'histoire sociale aux États-Unis que les membres de cette école allemande tentèrent de comprendre pourquoi le socialisme ne l'avait pas emporté, à cette différence évidemment



6. Herbert Gutman, *Work, Culture, and Society in Industrializing America: Essays in American Working-Class and Social History*, New York, Knopf, 1976.

7. Eugene Genovese, *The World the Slaveholders Made: Two Essays in Interpretation*, New York, Pantheon Books, 1969; *Roll Jordan Roll: The World the Slaves Made*, New York, Pantheon Books, 1974.

8. Charles Tilly, *The Vendée*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1964 (trad. fr. : *La Vendée : Révolution et Contre-Révolution*, Paris, Fayard, 1970); *As Sociology Meets History*, New York, Academic Press, 1981; *The Rebellious Century, 1830-1930*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1975.

9. William Sewell, *Work and Revolution in France. The Language of Labor from the Old Regime to 1848*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980 (trad. fr. : *Gens de métiers et révolutions. Le langage du travail de l'Ancien Régime à 1848*, Paris, Aubier-Montaigne, 1983).

10. Joan Scott, *The Glassworkers of Carmaux: French Craftsmen and Political Action in a Nineteenth-Century French City*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1974 (trad. fr. : *Les verriers de Carmaux. La naissance d'un syndicalisme*, Paris, Flammarion, 1982).

11. NDT : en français dans le texte.

que les études allemandes ne faisaient aucune place aux femmes et que les études américaines éprouvaient des difficultés à concilier le thème de la vie quotidienne des ouvriers et celui de l'État dans les mêmes travaux.

Aux États-Unis, l'une des suites importantes des années 1960 fut que la classe ouvrière tomba du piédestal où l'avait placée l'imagination des intellectuels des classes moyennes. Si certains futurs universitaires, membres du Students for Democratic Society de la fin des années 1960 et du début des années 1970, se considéraient comme des intellectuels organiques au service de la prise de conscience des travailleurs, avec les années 1980 les nouveaux mouvements sociaux suscitèrent davantage d'attention et d'adhésion : je me souviens d'un séminaire de recherche en histoire internationale de la classe ouvrière tenu une fois par mois à Columbia University dont l'assistance se réduisit au milieu des années 1980 à six ou dix participants ; ses activités cessèrent en 1990. Le séminaire d'études féministes réunissait en revanche beaucoup de monde et nombre des historiennes du monde ouvrier cessèrent d'aller écouter des exposés sur les travailleurs mâles et choisirent d'explorer la conscience des femmes. Ce changement d'optique intellectuelle n'était que le reflet à petite échelle de l'exode qu'avaient commencé les jeunes intellectuelles de la Nouvelle Gauche du milieu des années 1970, courant mené et dominé par les hommes. Ces femmes cherchaient le moyen de mettre fin à l'hégémonie du discours masculin en histoire et voulaient commencer à écrire l'histoire au féminin.

1980 ouvrit une période de douze années marquées par la politique de Reagan et de Bush et par un retour à l'ordre dans la vie intellectuelle aux États-Unis : c'était «famille, patrie, économie»¹¹ sous des dehors souriants. Ces transformations politiques et intellectuelles, ajoutées au fait que la Chine ne repré-

sentait plus pour le socialisme une alternative au modèle soviétique défaillant et abandonné depuis longtemps, lancèrent l'historiographie américaine en quête d'un lieu où se protéger du colosse capitaliste mondial : il n'était plus question de chercher qui pourrait provoquer un changement social radical – un tel projet aurait été une utopie au regard des possibilités – mais plutôt de trouver un espace de liberté, aussi étroit fût-il, un lieu de transgression, quelque geste de résistance, à défaut du Grand Refus souhaité jadis par Marcuse. L'antipathie des Républicains à l'égard des intellectuels et des chercheurs, leurs attaques politiques et budgétaires contre l'Université, permirent au monde académique de joindre les principes aux intérêts bien compris.

Les jeunes radicaux américains des années 1960 enseignaient maintenant à l'Université, institution éloignée du prolétariat classique tant sur le plan géographique qu'idéologique, et la population étudiante d'origine ethnique de plus en plus diversifiée se souciait moins de renverser la société américaine que de s'y faire une place sans être pénalisée par ses origines. Ces chercheurs, quant à eux, dont beaucoup s'étaient tournés vers l'histoire, la philosophie et la littérature, souhaitaient faire avancer les choses, mais de quelle manière ? Et qui serait désormais l'acteur du changement ?

Pour ce qui est des travaux sur les États-Unis, l'attention se porta d'abord sur le mouvement des femmes et des Afro-Américains. Le mouvement féministe était passé depuis longtemps de la prise de conscience à l'amélioration des conditions d'emploi des femmes, aux politiques publiques, au libre choix des décisions relatives à leurs corps – à un moment où la Droite religieuse faisait de la mise en cause cette liberté la condition de son soutien au gouvernement républicain. Les femmes prenaient une place de plus en plus importante dans la profession historienne et mettaient en œuvre leur projet d'une nouvelle



12. Geoff Eley, «De l'histoire sociale au "tournant linguistique" dans l'historiographie anglo-américaine des années 1980», *Genèses*, n° 7, mars 1992, p. 163-193.

13. Lynn Hunt (ed), *The New Cultural History*, Berkeley, University of California Press, 1989.

14. Clifford Geertz, *The Interpretation of Cultures: Selected Essays*, New York, Basic Books, 1973.

15. Natalie Zemon Davis, *Society and Culture in Early Modern France: Eight Essays*, Stanford, Stanford University Press, 1975; *Return of Martin Guerre*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1983; *Fiction in the Archives: Pardon Tales and their Tellers in Sixteenth Century France*, Stanford, Stanford University Press, 1987 (trad. fr. : *Pour sauver sa vie : récits de pardon au XVI^e siècle*, Paris, Éd. du Seuil, 1988).

16. Eric Hobsbawm, «Perspectives on the Twentieth Century», conférence à Columbia University, 18 novembre 1992.

17. Hayden White, *Tropics of Discourse: Essays in Cultural Criticism*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1978; *The Content of the Form: Narrative, Discourse, and Historical Representation*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1987.

18. Dominick LaCapra, *Rethinking Intellectual History: Texts, Contexts, Language*, Ithaca, Cornell University Press, 1983; *History and Criticism*, Ithaca, Cornell University Press, 1985; *History, Politics, and the Novel*, Ithaca, Cornell University Press, 1987.

histoire : soit écrire *herstory* par opposition à *history*, soit, de manière plus radicale encore, créer de toutes nouvelles catégories. Les anciens et les nouveaux participants au mouvement pour les droits civiques, en formant une coalition multiraciale [*Rainbow coalition*] avec Jesse Jackson pour porte-parole, marquaient la fin d'un nationalisme noir qui avait fait son temps au profit d'idées neuves sur l'émancipation, de nouvelles initiatives et alliances. Les groupes écologistes, amoureux de la nature plutôt inoffensifs dans les années 1960, se transformèrent en organisations politiques de masse capables d'influer sur les décisions locales et gouvernementales face à des programmes dévastateurs lancés par le gouvernement ou par les entreprises, conduits par la logique capitaliste à l'exploitation des ressources des forêts, montagnes et déserts américains. Les homosexuels commencèrent à s'organiser pour le combat politique en 1969 – à la suite d'un affrontement célèbre avec la police new-yorkaise dans un bar *gay* de Greenwich Village, le *Stone Wall Inn*, qui donna son nom au mouvement – d'abord pour la défense de leurs droits puis peu après, malheureusement, pour obtenir du gouvernement qu'il réagisse face à l'épidémie du SIDA. Divers groupes ethniques, à mesure qu'ils se sentaient plus forts, commencèrent à faire entendre leurs revendications, notamment ces populations diverses que l'on a réifiées sous l'étiquette de *Latinos*. Quant aux mouvements des peuples amérindiens [*Native American peoples*], ils ne cessent de s'amplifier et de remporter des victoires, ainsi, tout récemment, celle d'obtenir un musée construit sur le *Mall* près du Capitole et contrôlé par eux. Les nouveaux venus les plus récents – Indiens, Pakistanais, Coréens et Chinois – tarderont-ils longtemps à exprimer leurs propres revendications ?

Comment trouver un sens à ce mélange postmoderne ? La Droite des années républicaines, pressentant la menace constituée par

le développement des alliances, s'est moquée des tentatives (parfois maladroites) pour exprimer une sensibilité pluraliste en donnant de l'importance aux mots dans l'élaboration des coalitions. Soit par la dérision, soit par des attaques directes, elle a pris pour cible le terme de «politiquement correct» [*political correctness*]. Elle ne s'est pas trompée en comprenant l'importance centrale du *langage* dans la nouvelle politique culturelle et la recherche qui en découle¹². La conférence sur la Nouvelle histoire culturelle organisée à Berkeley par Lynn Hunt et la publication en 1989 d'un certain nombre de communications dans un recueil de même titre¹³ sont un signe parmi d'autres de l'émergence d'un nouveau groupe d'historiens de la culture qui ne sont pas liés par hasard.

Tout d'abord, la Nouvelle histoire culturelle veut écrire l'histoire de ceux qui participent aux nouveaux mouvements sociaux. Elle centre son travail sur des questions qui les concernent directement et élargit son analyse aux problèmes de fond soulevés par les mouvements sociaux de Droite tels que ceux du renouveau religieux et de la pathologie de la famille américaine, voire même à la question ambiguë de la pornographie en histoire. En dépit de leur spécificité et de leur étrangeté, ces questions ont une portée globale. Après Foucault et Derrida, la nouvelle histoire culturelle cherche à étudier de manière universelle le droit à la différence et à désontologiser les catégories sociales. Elle traque les systèmes de contrôle invisibles et les contraintes qu'ils imposent ; elle fait l'éloge de la résistance et des possibilités de contestation ou, du moins, d'indétermination. A la suite de Foucault, l'objectif est de comprendre comment, *sans passer par les voies de la conscience*, des mécanismes de contrôle empiètent sur l'individu. Ces tâches passent avant tout par une analyse du langage au sens le plus large : discours, images et gestes. L'histoire sociale continue de se pencher sur la politique de la vie quoti-

dienne, mais moins aujourd'hui pour y trouver une *explication* sociologique qu'en termes de *significations* produites par la culture. Les études littéraires, imprégnées d'anthropologie, lui servent de modèle. Le travail de Clifford Geertz¹⁴, de l'Institute for Advanced Study, constitue une étape importante dans l'application à la recherche en ethnographie des questions posées par l'analyse des textes littéraires. Natalie Zemon Davis, de Princeton University, a su utiliser de manière originale les idées de Geertz, de Bakhtin et celles de l'école des *Annales* dans ses travaux sur la France de la Réforme¹⁵ et a eu une influence considérable sur l'étude des débuts de la période moderne. La recherche littéraire offre de nouvelles manières de s'exprimer sur la différence – femmes et noirs américains – et sur les marginaux – homosexuels, minorités ethniques, malades mentaux, personnes hospitalisées, mal-entendants – tout ce qui constitue un défi aux normes et aux règles. Cette attaque contre les valeurs canoniques et l'héritage des puissants a cherché, en théorie littéraire, à déboulonner les grandes Vérités et les grands Textes, tous écrits par des Européens, des hommes, de race blanche et morts depuis longtemps. Elle devient, en histoire culturelle, une tentative de destruction de ce dont Éric Hobsbawm demeure le champion et qu'il qualifie de «version standard» de l'histoire¹⁶. De manière controversée, l'histoire culturelle a entrepris de mener à son terme l'un des aspects du projet des Lumières : démystifier le monde qu'ont bâti nos pères.

Si je parle de controverse, c'est que les praticiens de la nouvelle histoire culturelle sont fortement divisés sur la question des Lumières. Il y a d'abord les lecteurs de Foucault et de Derrida qui, pour l'instant, sont les plus influents et qui, consciemment ou indirectement, s'inspirent de Nietzsche et de Heidegger. Hayden White¹⁷ et Dominick LaCapra¹⁸ ont travaillé très tôt dans cette voie. On pourrait également inclure dans ce groupe

de nombreuses historiennes féministes, avec pour figure de proue Joan Scott qui maintenant donne le ton dans les études sur le genre [*gender studies*]¹⁹. Ce groupe cherche à explorer modes et possibilités de libération et de différence : la domination sociale et les limites imposées par elle constituent leur point de départ et les cas de résistance micropolitique ou la déconstruction textuelle sont leurs centres d'intérêt permanents. Dans leurs travaux, elles font l'éloge de la transgression et des ambiguïtés de l'émancipation, mettent à nu le pouvoir phallocratique et analysent le jeu complexe du pouvoir sexuel. Parce qu'elle rejette toute idée de norme et de totalisation, il est peu probable que cette école nous offre une vision nouvelle de la société. Elle ne s'intéresse pas davantage aux problématiques à long terme d'une histoire qui se centrerait sur les notions de processus, de développement et de personnalité. Elle s'intéresse plutôt aux pratiques, aux discours et aux textes dans un monde fait de textes et dont l'ordre est considéré comme donné – et trop ordonné. Cette école se penche sur ce que l'historiographie marxisante traditionnelle considèrerait comme des événements ou des périodes «de progrès» dans l'histoire pour faire ressortir leurs aspects oppressifs : la Révolution Française vue comme la période où les femmes furent exclues de la vie politique²⁰, le mouvement ouvrier masculin – ou, du moins, ses historiens – et son oubli systématique des femmes et de ce qu'elles ont accompli²¹, la célébration d'une tradition culturelle humaniste qui masque l'oppression eurocentrique des hommes de race blanche.

L'autre branche de la Nouvelle histoire culturelle cherche plutôt à parachever le projet des Lumières. Nombre d'historiens qui s'y rattachent travaillent dans la tradition élaborée par l'École de Francfort, en particulier par Jürgen Habermas, son continuateur aujourd'hui. Pour eux, la tâche consiste à étudier la sphère publique qui s'est ouverte au XVIII^e siècle et



19. Joan Scott, *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988.

20. Joan Landes, *Women and the Public Sphere in the Age of the French Revolution*, Ithaca, Cornell University Press, 1988.

21. J. Scott, *Gender and the Politics of History*, *op. cit.*

22. Robert Darnton, *The Literary Underground of the Old Regime*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1982 (trad. fr. : *Bohème littéraire et Révolution : le monde des livres au XVIII^e siècle*, Paris, Hautes Études, Gallimard, Éd. du Seuil, 1983) ; *The Great Cat Massacre and Other Episodes in French Cultural History*, New York, Basic Books, 1984 (trad. fr. : *Le grand massacre des chats : attitudes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, Éd. R. Laffont, 1985). Jeremy Popkin, «The Concept of Public Opinion in the Historiography of the French Revolution: A Critique», *Storia della storiografia*, n° 20, 1991, p. 77-92.

23. Herman Lebovics, *True France: The Wars over Cultural Identity*, Ithaca, Cornell University Press, 1992 (trad. fr. : *La vraie France*, Paris, Belin, 1995).

24. Jean-Pierre Rioux (éd.), *Politiques et pratiques culturelles dans la France de Vichy*, Paris, CNRS, 1988.

25. Lynn Hunt, *The Family Romance of the French Revolution*, Berkeley, University of California Press, 1992.

s'est fermée au XIX^e comme une contribution à la liberté politique plutôt que comme la tyrannie d'une minorité sous le masque de la volonté générale²². Il s'agit également pour ces historiens d'analyser le conflit dialectique qui oppose le monde vécu [*Lebenswelt*] aux institutions de la société capitaliste comme chargé de potentialités pour plus de liberté ici et maintenant. Dans mon propre travail sur l'essentialisme culturel dans la France du XX^e siècle²³, j'ai tenté de démontrer les conséquences historiques tragiques de l'incapacité à maintenir le fragile équilibre, apparu avec les Lumières, entre universalisme et respect de la différence.

Ce qui précède ne témoigne pas seulement d'un désaccord entre historiens à propos de la mise en œuvre de la rationalité sociale du siècle des Lumières ou de la maîtrise d'une rationalité instrumentale destructrice pour la société. Cette division sépare aussi les historiens qui vont puiser en France leurs outils théoriques et ceux qui perpétuent la tradition de l'École de Francfort. Nietzsche et Heidegger sont devenus avant tout des penseurs français par naturalisation : les historiens allemands ne s'en inspirent pas. L'opposition est aussi entre ceux qui voient les risques d'un déchaînement des passions et de l'irrationalité dans l'une des versions de la tradition nietzschéenne et ceux qui, tournés vers la France, considèrent qu'il existe des systèmes de langage, des pratiques et des textes qui sont répressifs et qu'il convient de démanteler à tout prix pour autoriser les libertés et les choix. En un mot, les historiens qui n'ignorent pas le phénomène du National-Socialisme en Allemagne ne sont pas convaincus que la menace essentielle au développement de l'humanité ait été le mieux comprise par Nietzsche et Heidegger, ni que l'intérêt porté aux Lumières ne soit qu'un alibi, comme l'affirme Foucault avec mépris. Jürgen Habermas fut ainsi le tout premier à montrer les risques qu'encourait la démocratie allemande

– et ce furent les débuts de l'*Historikerstreit* – à minimiser l'importance de la période nazie dans l'historiographie de ce pays. Des chercheurs français comme Jean-Pierre Rioux et ses collègues commencent à analyser sérieusement les événements des années 1940-1944 et leur incidence sur la culture et la pensée françaises²⁴. Peut-être verrons-nous un jour la fin de ce curieux processus de transmission intellectuelle que Peter Schöttler qualifie de «blanchiment» par référence au trafic de la drogue : de même que les dealers tentent de cacher l'origine criminelle de leur argent en le plaçant dans des affaires respectables, des historiens se tournent vers l'ancienne Allemagne et y prennent des philosophes douteux comme Nietzsche et Heidegger et tout récemment Carl Schmitt pour les «placer», et par là même les «blanchir», dans les discours philosophiques et historiques français.

Il est significatif que la principale ligne de partage entre écoles de pensée parmi les historiens américains de la France concerne la signification et les conséquences des Lumières. Ce furent en effet des spécialistes de l'époque moderne – Davis, Hunt²⁵ et Darnton, par exemple – qui introduisirent les premiers les idées philosophiques et littéraires françaises parmi leurs pairs. C'était en outre – et c'est toujours – l'historiographie de la France des XVII^e et XVIII^e siècles qui constitue le modèle de la sophistication théorique pour les autres spécialistes américains de l'Europe, des États-Unis et, de plus en plus, de l'Amérique latine intéressés par les questions culturelles.

Notre nouvel intérêt pour l'histoire culturelle a considérablement enrichi nos travaux. L'interdisciplinarité qui lui est inhérente a mis les historiens en contact avec une recherche stimulante en littérature, en philosophie, en histoire de l'art et en anthropologie, et si elle ne rassemble pas les peuples pour l'instant, du moins rassemble-t-elle les chercheurs. C'est la



26. Londa Schiebinger, *The Mind Has No Sex: Women in the Origins of Modern Science*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1989.

27. Donna Haraway, *Primate Visions: Gender, Race, and Nature in the World of Modern Science*, New York, Routledge, 1985.

28. Judith Butler, Joan Scott (eds.), *Feminists Theorize the Political*, New York, Routledge, 1992.

29. Debora Silverman, *Art Nouveau in Fin-de-Siècle France: Politics, Psychology, and Style*, Berkeley, University of California Press, 1989.

30. Patricia Mainardi, *Art and Politics of the Second Empire: The Universal Expositions of 1855 and 1867*, New Haven, Yale University Press, 1987; *The End of the Salon: Art and the State in the Early Third Republic*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

31. James Clifford, *The Predicament of Culture: Twentieth Century Ethnography, Literature, and Art*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1988.

32. Sur la théorie mise en œuvre par ces historiens indiens, cf. Gyan Prakash, «Subaltern Studies as Postcolonial Criticism», *American Historical Review*, vol. 99, December 1994, p. 1475-1490. Voir aussi Florencia Mallon, «The Promise and Dilemma of Subaltern Studies: Perspectives from Latin American History», *ibid.*, p. 1491-1515 et Frederick Cooper, «Conflict and Connection: Rethinking Colonial African History», *ibid.*, p. 1516-1545.

33. Donald N. McCloskey, *The Rhetoric of Economics*, Madison, Wisc., University of Wisconsin Press, 1985; *If You're So Smart: The Narrative of Economic Expertise*, Chicago, University of Chicago Press, 1990; *Knowledge and Persuasion in Economics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.

34. Lawrence Levine, T.J. Jackson Lears et al. Forum on Culture, *American Historical Review*, vol. 97, 1992, p. 1369-1430.

première fois que l'écriture de l'histoire prend au sérieux le fait que nous vivions, et ceci depuis un certain temps déjà, dans un monde de médias, conjoncture qui fait se rejoindre la culture comme existence et comme représentation dans un nouvel hyperréalisme constitué par la télévision, le cinéma et les modes de communication électroniques.

Mais le prix à payer pour aborder de nouveaux sujets dans le domaine de la culture a été l'absence d'intérêt ou la difficulté à étudier l'histoire des créateurs institutionnels du discours dominant et à en analyser les pouvoirs : un ministère de la Culture ou de la Santé, les auteurs de cartes et de traités, le pouvoir des militaires, celui de la science aussi, qui peut être considérée comme l'unique culture *universelle* qui subsiste dans le monde. Londa Schiebinger²⁶ et Donna Haraway²⁷ explorent ces points aveugles dans leurs travaux sur la biologie. Pour ce qui est des rapports entre l'État et les études sur le genre, il y a l'ouvrage de Judith Butler publié en collaboration avec Joan Scott sur le féminisme et la politique²⁸. Debora Silverman participe à la Nouvelle histoire culturelle par ses travaux sur l'art²⁹ et Patricia Mainardi fait un travail exemplaire en intégrant à l'histoire de l'art de nouveaux aspects politiques et sociaux³⁰. En revanche, les historiens de la culture s'expriment encore très peu sur l'économie et sur les relations internationales, même si colonialisme et impérialisme sont des thèmes importants dans les travaux de James Clifford³¹, dans ceux développés aux Indes par les études sur la domination [*School of Subaltern Studies*]³², dans ceux, enfin, liés aux précédents, des spécialistes de littérature qui font partie de l'école d'études culturelles ins-

pirée par Raymond Williams. Traiter les débats d'histoire économique comme, au moins en partie, rhétoriques – ce que fait Donald McCloskey³³ – constitue une piste de recherche prometteuse. Il serait également possible de faire plus en histoire diplomatique, qui représente après tout le champ historique le plus chargé de langage. Même si, chez les historiens américains, ce sont surtout les spécialistes de l'Europe qui font le travail le plus neuf, il se trouve des spécialistes des États-Unis pour se pencher sur leur propre culture : leurs débats portent plus particulièrement sur culture populaire, culture de masse, culture traditionnelle et culture d'élite, et ils empruntent en grande partie leurs outils théoriques à la pensée européenne, tout comme l'ont fait les spécialistes de l'Europe³⁴.

Finalement, si cette lecture politique de la trajectoire de l'histoire culturelle est valide, le récent glissement à droite de la politique américaine devrait entraîner une réflexion nouvelle de la part des historiens de la culture. Après quelques années de politique marquée par des gestes culturels et symboliques sous Clinton, nous sommes peut-être en train d'observer aux États-Unis une réapparition d'un nouveau mode d'action althussérien – en dernière instance – dans le gouvernement du pays : la pratique, et *plus encore le discours*, de l'économique. Face à des forces conservatrices unifiées, le discours de la diversité sera de plus en plus accompagné d'un langage de la coalition et de l'unité. Et ce nouveau projet politique dans la sphère publique aura pour contrepartie dans la recherche un accent nouveau porté sur la solidarité des défavorisés et des opprimés.

Traduction par Jacqueline Deweulf